

Couleur du sang et de la vendange
dans l'hymnographie arménienne

par
Jean-Pierre Mahé
Membre de l'Académie

En arménien contemporain l'adjectif *bosor* « rouge écarlate » n'apparaît guère dans la conversation courante. C'est un terme exclusivement poétique. « Le ciel fumait rougeoyant (*bosor*) de flammes », écrit le poète lyrique Avetip Isahakyan (1875-1957) ; « Moscou se mit à ondoyer d'une houle éclatante, comme un drapeau écarlate (*bosor*) », déclare le chantre de la Révolution d'Octobre, En i2 e 2 areng (1897-1937). Le simple adjectif « rouge » (*karmir*) aurait pris, dans ce dernier exemple, une résonance administrative : combien d'usines et de collectivités en tous genres ont été décorées de « l'Ordre du Drapeau rouge » ! *Bosor* induit une tonalité plus flamboyante, auréolée d'une mystérieuse sacralité.

Tout se passe comme si l'étymologie du vocable, aujourd'hui oubliée de la plupart des locuteurs, conservait néanmoins dans l'inconscient collectif la mémoire de ses origines religieuses. En effet, *bosor* est issu de l'interprétation – d'ailleurs grammaticalement insoutenable – d'un seul passage de la version arménienne d'Isaïe (Is 63, 1-6), dont s'est délectée l'exégèse patristique. Comme l'a noté Voltaire dans son *Discours sur les miracles*, le premier miracle de la Bible est de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils disent – du moins littéralement.

Imaginons la scène d'une tragédie grecque. Un valeureux héros, sortant du champ de bataille, accourt vers la cité pour annoncer lui-même sa victoire. Face à lui, un chœur d'habitants incrédules s'interroge sur cette présentation peu protocolaire, l'expression noble et farouche du vainqueur, le sang et la poussière qui souillent ses vêtements.

Traduisons littéralement d'après l'arménien :

(63, 1) « Mais qui est celui-là, demande le chœur, qui arrive d'Édom (la rougeur de ses vêtements vient de Bosor), avec un beau manteau et une forte puissance ? »

Le héros leur répond : « C'est moi, qui proclame la justice et la sentence du salut ! »

(63, 2) – Pourquoi tes vêtements sont-ils rouges, tes habits comme ceux du fouleur au pressoir, ayant piétiné pleine cuve ? »

(63, 3) – Seul, j'ai foulé au pressoir ; et des païens, nul n'était avec moi. Je les ai piétinés avec fureur et je les ai pressés avec colère, je les ai ravalés jusqu'à terre, et j'ai gâté tous mes habits.

(63, 4) Car était arrivé sur eux le jour de la rétribution, et l'année du salut était enfin venue.

(63, 5) J'ai regardé : nul n'était là pour aider. J'ai réfléchi : nul n'était là pour venir au secours. C'est mon bras qui les a sauvés et ma fureur fut seule à tenir tête.

(63, 6) Je les ai piétinés de ma colère et les ai immolés dans ma fureur, et les ai ravalés jusqu'à terre ».

Concentrons- nous pour le moment sur le début de ce passage. Il est clair que Bosor y apparaît comme un toponyme. Il s'agit en fait de Boçra, l'actuelle Bouseïra, en Transjordanie, à quelque trente kilomètres au sud-est de la Mer Morte. Ce fut là autrefois le haut lieu des Édomites, ennemis du royaume de Juda, alliés occasionnels de Nabuchodonosor. Le texte dit simplement que la rougeur (*karmrupiwn*) des vêtements du héros vient de Bosor, au pays d'Édom. Qu'est-ce qu'il y a de rouge à Bosor ? On le comprend par la suite du dialogue : c'est le sang des ennemis, que le vainqueur a foulés comme la vendange. Mais l'hébreu *bâçp râ* signifie par lui-même une « enceinte », un « enclos », ou un « parc à moutons », sans aucune connotation chromatique.

D'où vient donc la confusion qui, dans un énoncé grammatical parfaitement clair, a transformé ce nom propre de lieu en adjectif de couleur ? On a formulé l'hypothèse d'une erreur d'interprétation imputable aux *Catéchèses mystagogiques* de Cyrille de Jérusalem : appliquant l'oracle d'Isaïe au manteau rouge du Christ au prétoire, le texte grec de cet auteur le glose comme il suit :

« Qui est celui-là qui, par dérision, porte des vêtements écarlates ? En effet, l'hébreu *bosor* peut s'interpréter en ce sens ».

À vrai dire ce serait plutôt Édom qu'il faudrait rapprocher du nom de la couleur rouge. On a donc supposé que, dans un verset où apparaissent successivement deux noms propres, Édom et Bosor, Cyrille s'est trompé en appliquant au second l'interprétation du premier, telle qu'il la lisait dans les *Onomastica Sacra*, glossaire bilingue, en usage pour l'exégèse. Cette explication est à la rigueur soutenable pour l'original grec des *Catéchèses*. Mais la version arménienne du V^e siècle donne ici une lecture différente :

« Qui est celui-là qui arrive d'Édom et dont les vêtements, de couleur sombre (*mḅagoyn*) proviennent de Bosor ? Qui est celui-là, qui, à cause des outrages, vient revêtu de rouge ? Car *bosor*, traduit de l'idiome hébraïque, se dit « sombre » (*muḅ*) en notre langue ». Comme on le voit, l'interprète arménien n'établit pas de lien direct entre la couleur rouge et la signification de *bosor* en hébreu. D'après lui, le sens du mot est « sombre » et non pas « rouge ».

Observons au passage que la version arménienne des *Onomastica Sacra* transmet une interprétation correcte d'Édom et de Bosor : le premier terme est glosé « rouge ou terrestre » (*karmir kam erkrayin*), ce qui joue probablement sur l'hébreu *dam* « sang » et *adamah* « terre rouge »¹. Quant à Bosor, il est traduit par « fortification » (*amrupiwn*), ce qui reflète sans doute le sens d'enceinte ou d'enclos². L'évolution sémantique de *bosor* en arménien ne résulte donc pas d'un accident de lecture ou d'une simple confusion entre deux scolies prétendant expliquer des mots hébreux. Il nous faut plutôt supposer une radicalisation de l'exégèse christologique de ce passage.

Commençons par dater l'oracle prophétique. Il s'inscrit dans ce que la critique moderne appelle le Trito-Isaïe³, dont la rédaction, due à plusieurs auteurs, s'étend depuis le retour de l'exil (538) jusqu'à l'époque de Néhémie, au milieu du V^e siècle⁴. Bien que la coïncidence chronologique n'implique nullement la possibilité de contacts culturels entre l'hellénisme et la Judée, alors sous domination perse, on observera que les tragédies d'Eschyle, représentées entre 490 et 456, sont à peu près contemporaines⁵.

L'événement historique auquel se rapporte le texte biblique n'est pas exactement connu. Les Hébreux attendaient depuis longtemps le châtement des Édomites. En effet, sous le règne de Yehôyaqîm, fils de Josias, ces derniers s'étaient ligués aux bandes de Chaldéens, d'Ammonites et de Moabites, qui harcelaient le royaume de Juda (2 R 24, 2). Quand Nabuchodonosor marcha sur Jérusalem en 597, les Édomites en profitèrent pour annexer tout le Négueb⁶. L'heure de la vengeance sonna au retour de l'exil en 538, mais nous ne savons au juste ni quand ni par qui elle fut accomplie. Le vengeur se présente comme un juif, mais il

¹ Cf. Écrit sans titre (Nag Hammadi, codex II, p. 108, lin. 20-24) in Mahé, Poirier 2007, p. 416.

² M. E. Stone, *Signs of the Judgement, Onomastica Sacra and The Generations from Adam*, Chico CA Scholars press, 1981, p. 126 et 172.

³ Is 56 – 66, par opposition à Isaïe lui-même (Is 1 – 39) vers 740-700, et au Deutéro-Isaïe (Is 40 – 55) vers 550-539.

⁴ Osty, Trinquet, p. 1526.

⁵ J. Humbert, H. Berguin, *Histoire illustrée de la littérature grecque*, Paris (Didier), 1947, p. 454.

⁶ A. Lemaire 1981, p. 58.

affirme, curieusement, selon le texte hébreu, que nul de son peuple n'était avec lui⁷. Les LXX en sont si surpris qu'ils lisent au contraire « nul d'entre les nations » : c'est cette leçon qui est passée en arménien.

Peu importe, au fond, l'identité de cet audacieux vengeur. Le prophète ne veut voir en lui que le champion envoyé par le Seigneur contre tous les ennemis de son peuple. L'événement, qui devrait être daté et circonstancié, se change subrepticement en type intemporel, d'une portée générale. L'obscurité même du contexte signale son sens caché, sa résonance mystérieuse.

Dès les époques les plus hautes, l'exégèse patristique pose en principe que toute contradiction apparente de l'Ancien Testament constitue un « mystère », dont la clef ne peut être que le Christ ou l'Église. C'est ainsi qu'au début de son traité sur les *Bénédictions d'Isaac et de Jacob*, Hippolyte de Rome décrit sa méthode exégétique en formulant ce vœu : « Que le Verbe lui-même vienne donc nous assister en se faisant l'interprète de ses propres mystères ! »⁸. Autrement dit, le rôle de l'exégète est de nous faire toucher du doigt les inconséquences de l'Écriture sainte prise à la lettre, pour mieux nous persuader que seul le Christ, Verbe incarné, peut combler les failles et aplanir les aspérités du discours. On en trouve un bon exemple dans l'écrit *Sur le Christ et les Églises*, attribué par la tradition géorgienne à Barsabée le Juste, qui s'effaça devant Matthias, élu apôtre à la place de Judas (Ac 1, 23), et devint plus tard le troisième évêque de la Ville Sainte, après Jacques, le « Frère du Seigneur ». Dans le livre de la *Genèse*, Barsabée dénombre vingt-huit « mystères » (*saidumlo*), c'est-à-dire des apories exégétiques dont la vie du Christ nous révèle le sens caché⁹.

Ce parti pris herméneutique explique évidemment le glissement sémantique qui transforme le toponyme de Boçra en adjectif de couleur exprimant le rouge, couleur de sang et des vendanges. Quand on eut totalement oublié les circonstances historiques dans lesquelles les Hébreux, au retour de l'exil, avaient tiré vengeance des Édomites et massacré les habitants de Boçra, on ne retint plus que les mots de l'oracle suggérant une signification messianique : « C'est moi qui proclame la justice et la sentence du salut » (Is 63, 1) ; « c'est mon bras qui les a sauvés » (Is 63, 5). Puisqu'on se projetait vers l'avenir, au lieu d'évoquer une glorieuse bataille du passé, le sens géographique de Boçra n'avait plus aucune importance. Ce vocable ne faisait qu'expliquer la rougeur particulière des vêtements du vainqueur, comme nous dirions aujourd'hui « rouge Bordeaux » ou « rouge Magenta ».

On ne saurait exclure que certains exégètes juifs de la période du Second Temple aient soutenu l'interprétation messianique de ce passage bien avant la naissance de l'exégèse chrétienne. Dans ce cas, le sang teignant les vêtements du vainqueur devait être celui des ennemis, victimes du « Jour de la rétribution » (Is 63, 4), qu'il avait foulés comme la vendange, « à pleine cuve » (Is 63, 2), dans « sa colère et son courroux » (Is 63, 3). Toutefois l'identification chrétienne du Messie à Jésus de Nazareth, crucifié sur le Golgotha, inversait nécessairement cette perspective. Les vêtements du héros, qui avait triomphé d'ennemis non pas humains, mais spirituels, ne pouvaient plus être souillés du sang d'autrui, mais seulement du sien propre. Le dialogue mis en scène par le prophète ne pouvait plus se situer sur terre, mais dans l'autre monde, soit dans les enfers, soit dans les hauteurs du ciel.

⁷ Is 63, 3.

⁸ PO 27, 1954, p. 2, lin. 11.

⁹ Michel van Esbroeck (éd. trad.), *Barsabée de Jérusalem, « Sur le Christ et les Eglises »*, PO 41/2, N° 187, Turnhout (Brepols), p. 177-178.

Dans la tradition arménienne, ce retournement exégétique qui entraîne le changement de sens de *bosor*, du toponyme à l'adjectif de couleur, n'est pas attesté avant la renaissance culturelle des IX^e-X^e siècles. On s'attendrait en effet à rencontrer *bosor* (« rouge comme le sang ») dans la vision de saint Grégoire l'Illuminateur († vers 425), telle qu'elle est racontée vers 451 par l'historien Agathange. À l'emplacement du pressoir près duquel ont été martyrisées la vierge Hriψsimł et ses quarante compagnes, l'Illuminateur voit apparaître les fondations des futures chapelles qui leur seront consacrées : « Ces socles étaient rouges, couleur de sang » (Agathange § 737). Puisque, dans ce contexte, « rouge » se dit *karmir*, qui est le nom générique de cette couleur, c'est que le terme spécialisé, *bosor*, n'existe pas encore.

Le premier témoin du vocable est Grégoire de Narek, mystique et théologien de l'an mille. À la demande d'Anania, l'abbé de son monastère, il composa des Hymnes et des Odes, destinées à amplifier la Synaxe eucharistique et les Heures canoniales des grandes fêtes de l'année liturgique. L'oracle prophétique y figure comme le lien mystérieux qui unit la Passion à la Résurrection, puis celle-ci à l'Ascension, comme si, dans l'imagination du poète arménien, le Christ remontait, d'un seul mouvement, des enfers jusqu'à la cime du ciel.

Comme Isaïe, Grégoire laisse la parole au vainqueur pour exposer lui-même sa victoire dans l'*Ode sur la Résurrection*.

« Pour le Jour du Seigneur,
Jour clair et sans achèvement, seul connu du Seigneur, je monte en sentinelle,
En sentinelle gagnant mon observatoire vers le sud ;
Allant revêtu d'un manteau couleur de pourpre (*bosoraynoy goyn*),
Couleur du bain de sang qui sourd de mon côté (...).
De pleine perfection ma mère m'a couronné,
Ma mère qui me suivait au jour et à l'heure dite :
Ce jour-là je fus mis au tombeau pour trois jours.
Je fus mis en enfer face au poing du Pillard :
Poing de violence et force du Puissant ;
Puissante force du renfort des légions »¹⁰.

Le « Jour du Seigneur » est évidemment le dimanche (Κυριακή / *Kiraki*) de Pâque, marquant la fin d'une grande semaine cosmique et l'avènement d'une ère nouvelle, pendant laquelle la création sera entièrement transformée. Tels sont les changements que guette le Ressuscité dans son « observatoire du sud », la croix où il a été élevé (Jn **XXX**), où il surveille particulièrement le point cardinal d'où vient l'embellie. En prévision du Royaume futur qui s'annonce, lui-même est revêtu de pourpre et couronné comme le fiancé messianique du *Cantique des cantiques* (Ct 3, 10-11). Mais sa couronne est tressée d'épines et sa pourpre est teintée de son propre sang.

Ces traces de la Passion sont en réalité un excellent passeport, qui permet au Christ de camoufler son immortalité et de tromper les gardiens de l'Hadès pour se faire admettre au royaume des morts. Il s'empare alors des dépouilles du Pillard, c'est-à-dire de toutes les âmes défuntes retenues dans les ténèbres infernales. Mais ce n'est que la première phase de l'opération. Pour la seconde, le même emblème sanglant qui facilitait la descente du Sauveur risque d'entraver sa remontée et celle de ses protégés. En effet, depuis que les chérubins, brandissant la flamme du glaive tournoyant (Gn 3, 23), barrent l'accès à l'arbre de vie dans le

¹⁰ *Ode sur la Résurrection*, lin. 18-33, MH 12, Antélias 2008, p. 647-648.

Jardin d'Éden, les anges douaniers (τελωναι)¹¹, qui gardent les portes des voûtes célestes, ont reçu consigne de ne laisser passer aucun mortel. C'est pourquoi ils interpellent le Ressuscité dans son ascension, le soumettant à un vigoureux interrogatoire :

« Dans une chair humaine colorée par le sang,
Les anges Vigilants virent le Seigneur incorporel :
L'un à l'autre ils se demandaient : 'Qui donc cela peut-il bien être ?

Qui donc est celui-là qui arrive d'Édom,
Vêtu d'écarlate et de pourpre (*karmrajoj i bosray*),
Paré de sa beauté, orné d'une lumière divine ?'

La Lumière informa les anges de feu par ces mots :
– J'ai repoussé, de ma vigoureuse puissance,
Celui que la justice d'ici-bas prenait pour le plus fort'.

Les couleurs du manteau leur paraissaient terrestres ;
Pour dissiper le doute, ils demandent encore :
– Qu'est-ce que ton vêtement rouge semblable à (la vendange) emplissant le pressoir¹² ?'

– C'est, dit-il, le pressoir que j'ai foulé en croix :
(Sous mes pieds), j'ai foulé l'Ennemi de la vie,
Sur la terre a coulé le péché de son fiel (Mt 27, 34) !'

Mais nouvelle question des habitants du ciel :
– Seigneur, qu'est-ce que ces blessures à tes mains ? (...) »¹³

Les anges douaniers sont ici appelés « anges de feu », « habitants du ciel » et « Vigilants » (*Zuarþunp*). Ce dernier terme, propre à la vision de Daniel (Dn 4, 10.14.20), désigne des êtres toujours en éveil devant la face de Dieu. Leur première question est si proche du texte d'Isaïe 63, 1, qu'on pourrait se demander s'il ne faudrait pas traduire : « vêtu d'écarlate de Boçra », plutôt que « d'écarlate et de pourpre ». Mais d'autres exemples confirment que Grégoire de Narek tient *bosray* pour un adjectif de couleur et non pour un nom propre.

« Invoquerai-je les oiseaux du ciel ? », demande t-il dans son *Livre de lamentation* ; « ce sont eux qu'on appelle sur les restes couleur de sang des victimes immolées ! »¹⁴. Résumant le prodige de l'eau du Nil changée en sang, par lequel l'Éternel conseille à Moïse de briser le moral des Égyptiens (Ex 4, 9), Grégoire écrit : « Tu figeas soudain dans le sol, en une tache écarlate (*bosorayin*) l'eau puisée dans le fleuve »¹⁵. On pourrait également citer, chez le même auteur, des composés ayant *bosor* pour premier terme : *bosorabuḡx*¹⁶ (« d'un jaillissement écarlate »), à propos du sang versé par le Christ, ou encore *bosorakaylak*¹⁷ (« en

¹¹ Frantz Cumont, *Lux perpetua*, Paris (de Boccard), 1947, p. 00 ...

¹² Dans la tradition arménienne, le thème littéraire et l'iconographie du pressoir de la croix ou du Christ au pressoir ont été développés au XVIIe siècle, sous l'influence des missionnaires européens, notamment en Perse, à Nouvelle Djoulfa ; cf. Otto F. Meinardus, REArm 13, p. 000.

¹³ *Ode sur l'Ascension*, lin. 16-32, MH 12, Antélias 2008, p. 662-663.

¹⁴ LL 68, 4, CSCO, p. 000.

¹⁵ LL 63, 1, CSCO, p. 000.

¹⁶ Panégyrique de la Vierge 22, 23, in Thamar Dasnabédian, *Le Panégyrique de la Sainte Mère de Dieu de Grigor Narekagi*, Antélias (Catholicossat), 1995, p. 290-291.

¹⁷ *Panégyrique de la Croix*, MH 12, Antélias (Catholicossat), 2008, p. 943.

gouttes écarlates »), en rapport avec Isaïe 63, 1. Ces évolutions grammaticales montrent que *bosor* est devenu pour Grégoire de Narek un adjectif qualificatif comme tous les autres, en dépit de son étymologie.

L'hymnographie ultérieure, de Nersès le Gracieux (catholicos d'Arménie de 1166 à 1173) à l'auteur anonyme¹⁸ des Heures canoniales, reste strictement fidèle à l'exemple de Grégoire de Narek : *bosoray* ou son dérivé *bosorayin* apparaissent toujours en rapport avec l'oracle d'Isaïe appliqué à l'Ascension du Christ. Ce thème a été largement popularisé par le célèbre sermon sur l'Ascension du saint évêque de Tarse, Nersès de Lambron (1153-1198), qui transforma en une véritable dramaturgie le dialogue entre les anges et le Sauveur remontant à travers les sphères célestes¹⁹. Le prédicateur use du composé *bosoratip*²⁰ (« marqué de rouge écarlate »).

Il faut attendre le milieu du XIX^e siècle pour voir émerger en Arménie une littérature profane tout à fait émancipée des genres ecclésiastiques. Pourtant, même à cette époque, les œuvres de saint Grégoire de Narek ont encore un écho considérable dans la société arménienne. On chante fréquemment ses *Odes*, qui passent pour les plus grands chefs d'œuvre musicaux. Son *Livre de lamentation* est dans toutes les familles, comme un recours souverain contre les maux de l'âme et du corps.

C'est assurément de cette source que dérive l'usage poétique de l'adjectif *bosor*, qu'on applique désormais à toutes sortes d'objets. L'étymologie du vocable, son lien avec la Passion, la Résurrection et l'Ascension du Christ semble complètement oublié. Certes, *bosor* désigne un rouge vif, couleur de sang et de vendange. Mais plus encore qu'une teinte précise, il reflète une visée sacrificielle. Ce n'est pas un pigment matériel, mais une couleur mythologique.

¹⁸ Dans certains cas, cet anonyme peut être Nersès lui-même, connu pour avoir réformé le recueil des *Tropaires*.

¹⁹ On en trouvera de larges extraits dans M. Abovyan, *Histoire de l'ancienne littérature arménienne*, II (X^e-XV^e s.), *Œuvres*, t. 4, Erévan (Académie), 1970, p. 163-165.

²⁰ NBHL, t. 1, p. 505.